

Allocution de M. Jean Pouilloux, président  
Jean Pouilloux

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Pouilloux Jean. Allocution de M. Jean Pouilloux, président. In: Revue des Études Grecques, tome 94, fascicule 447-449, Juillet-décembre 1981. pp. 24-28;

[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_1981\\_num\\_94\\_447\\_1284](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1981_num_94_447_1284)

---

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 17 JUIN 1981

---

# ALLOCUTION DE M. JEAN POUILLOUX

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MES CHERS COLLÈGUES,

Voici venu pour votre président le moment d'accomplir son devoir de l'année, dernier devoir qui lui semble presque le premier, tant les jours ont glissé, inaperçus, entre les doigts, tant cette charge est une sinécure pour l'*éniautos archôn* qui vous sert d'*éponyme*, un faux éponyme bien entendu ; l'expérience, la gentillesse, la science de votre secrétaire général rendent toute chose légère, ce secrétaire général que je suis heureux de féliciter avec vous pour sa récente élection à la Sorbonne, le dévouement du *grammateion* qui l'entoure s'applique à faire que les jours de notre association s'écoulent clairs et sereins, à l'abri des heurts du temps. Comment les ignorer pourtant, et de toute façon ? La dure nécessité a une fois encore appauvri nos rangs. Elle nous a ravi M. Guy de Singay, membre de l'association depuis 1928, un homme que ses travaux quotidiens n'entraînaient guère vers nos études, il termina sa carrière comme chef de service à la Banque de France ; il nous conservait le modèle d'un humanisme que la puissance des techniques et le vertiges des événements ont paru vouer pour un temps à la disparition. Nous a quittés aussi Monsieur Guy Doudinot de la Boissière. Cet inspecteur général de l'Instruction Publique était entré à l'association en 1961. Avec ses collègues inspecteurs généraux, et comme eux, il a consacré son temps et ses efforts à tenter une tâche impossible : mettre ses convictions personnelles sur la culture en accord avec les directives d'une politique trop souvent changeante et souvent irréfléchie, avec les vœux non moins irréfléchis et souvent irréalistes d'une partie de personnel enseignant pour qui toute hiérarchie est insupportable. Il nous a quittés bien prématurément, lui aussi, notre collègue Pierre Huart, qui venait de prendre sa retraite à l'université de Nice où il avait été déclaré professeur émérite. Il était entré à l'association en 1970, et n'avait eu accès à l'enseignement supérieur que tardivement, après ses beaux travaux sur Thucydide, que Madame de Romilly

avait suscités et orientés. Il n'a pas eu le temps de nous livrer tout ce que ses études préparatoires avaient accumulé sur son auteur, objet de tant de travaux, et toujours capable d'en alimenter de nouveaux selon le regard qui se porte sur lui et l'époque qui en reprend la lecture. Nous avons encore éprouvé un deuil bien cruel avec la disparition brusque et douloureuse de Madame Jean Taillardat ; je suis sûr d'être l'interprète de tous les membres de l'association en disant à notre collègue la part que nous avons prise à sa peine et la sympathie affectueuse dont nous voudrions l'entourer. Madame Taillardat était entrée à l'association en 1967 ; professeur de lettres supérieures, elle a participé pendant plusieurs années au jury d'agrégation de grammaire classique, pris part à la défense de nos études et de leur enseignement avec une ardeur que dissimulait à peine la douceur de son sourire. Nous ne l'oublierons pas.

Cette même année nous a enlevé deux anciens présidents : Jean Humbert était entré à l'association en 1929. Ce n'est pas le lieu de retracer la longue carrière de ce savant discret, courtois, si effacé dans son comportement et qui pourtant a formé des générations d'étudiants, de la faculté des lettres de Lyon, à celle de Lille pour accéder enfin à la Sorbonne. Son édition des *Hymnes homériques* reste classique, même après les nombreux travaux des années récentes ; mais surtout il demeure présent dans nos études par la *Syntaxe grecque* qu'il a donnée dans la célèbre collection des éditions Klincksieck. A une grande familiarité avec la langue grecque, à une connaissance intime de la littérature, il associe en ce volume une réflexion philosophique et une capacité de synthèse qui témoignent d'une vaste conception du développement des langues. Les étudiants qui se succèdent à travers les années parlent du Humbert comme ils font du Ernout-Thomas. N'est-ce pas la meilleure reconnaissance d'une œuvre vouée tout entière au service de nos études ? Pierre Courcelle, lui, était à l'origine un latiniste ; mais qui pourrait définir la spécialité de ce grand savant, travailleur infatigable, qui consacra toute sa vie à analyser la continuation ou les résurgences de la tradition classique, de la fin de l'Antiquité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle ? Dans la leçon inaugurale qu'il prononça au Collège de France il définissait ainsi son programme : « j'entrevois deux enquêtes qui touchent aux modes de fusion entre les deux types de culture, la culture antique païenne et la culture chrétienne médiévale ». Qui mieux que ce normalien de la rue d'Ulm, reçu la même année à l'École des Chartes, eût pu accomplir ce programme, lui qui fut reçu la même année agrégé des lettres et archiviste-paléographe avec le prix de la meilleure thèse, et ce, disait-il avec la modestie dont il ne se départit jamais, parce qu'il voulait « combler d'urgence le trou noir que laisse la culture générale de Khâgne : les douze ou quinze siècles qui séparent l'Antiquité classique des Temps modernes » ? Son passage à l'École de Rome le confirma dans ses recherches, et de Bordeaux à la Sorbonne et enfin au Collège de France où il fut élu à l'âge de quarante ans, il marqua profondément ses élèves par l'étendue de son savoir et l'ampleur de ses vues. Latiniste, médiéviste, il s'était fait helléniste pour sa thèse de doctorat consacrée aux « *Lettres grecques en Occident de Macrobie à Cassiodore* », aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles de notre ère. Aussi bien était-il entré dans notre association dès 1943 ; il en fut président en 1969, deux ans après son élection à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. L'œuvre est immense, que nous laisse ce savant, œuvre pour laquelle il reçut l'appui et la collaboration de Madame Courcelle, qu'il avait rencontrée à Rome pendant son séjour au Palais Farnèse alors qu'elle était, elle-même, membre de l'académie belge de Rome. Ensemble, ils ont publié une somme sur *L'iconographie de saint Augustin*, parallèle de l'œuvre personnelle de P. Courcelle sur *Les confessions*

*de saint Augustin dans la tradition littéraire. Antécédents et postérité* ; l'auteur nous offre une passionnante revue des récits autobiographiques qui, partie de l'évêque d'Hippone, s'achève à Renan. Peu d'œuvres mettent mieux en évidence, par le truchement d'une érudition sans faille, la dette de la pensée occidentale et moderne à l'égard de la culture classique. L'ignorer serait se condamner à une irrémédiable mutilation. Notre devoir n'est pas seulement de le dire, mais de faire en sorte que cette ignorance soit impossible.

L'activité de notre association peut et doit contribuer à cette entreprise. Aussi est-ce avec satisfaction que nous avons enregistré cette année encore, 37 inscriptions de membres nouveaux : autant de jeunesse venue remédier au passage du temps. Ce renouvellement serait plus sensible encore, et peut-être plus efficace, si ces nouveaux membres assistaient au moins à la séance de leur inscription, si l'annonce de leur entrée ne se bornait pas à proclamer leur nom, celui de leurs parrains et à faire sanctionner cette proclamation d'une *cheirotonia* plus ou moins attentive. D'autant que si elle assistait à l'une de nos séances j'ai tout lieu d'espérer que cette génération nouvelle ne serait pas déçue, à en juger par la qualité et la variété des communications que nous avons, cette année encore, entendues. La philologie a été brillamment représentée, et, en écoutant les orateurs, comme en entendant, à la séance commune, notre collègue Serbat parler du système des cas, j'ai chaque fois mesuré les progrès accomplis depuis le temps déjà lointain : c'était en 1937 ! où je devais satisfaire aux exigences, que l'on disait déjà pourtant excessives, du certificat de grammaire et philologie. Les termes *ἀλέα* et *ἀλκή* ont donné à Jacques Jouanna l'occasion de réduire les différences que l'on établissait indûment entre divers emplois de ces termes et de tenter une séduisante reconstruction étymologique. Jean Taillardat a procédé à une réduction analogue en étudiant avec sa sobriété et sa clarté coutumières, *φιλότης*, *πέποιθα* et *foedus*, tandis qu'à la faveur de textes de Sophocle, d'Hérodote et de Thucydide Edmond Lévy cherchait à déterminer les nuances qui séparent *αὐτονομία* d'*ἐλευθερία*. En corrigeant légèrement un fragment de Diodore, en le comparant avec les récits de Polybe Paul Goukowsky a évoqué les origines de la première guerre punique et introduit l'histoire grecque dans nos travaux. C'est à elle encore que, par d'autres biais, l'archéologie nous a ramenés. Madame Lilly Kahil nous a dit ce que les fouilles d'Érétrie apprenaient sur les origines de la cité ; exposant les travaux minutieux qu'il accomplit à Delphes dans la première partie de la voie sacrée, Jean-François Bommelaer a montré combien y gagnait l'histoire des <sup>ve</sup>, <sup>ive</sup> et <sup>iii<sup>e</sup></sup> siècles. Par ses fouilles d'Afganistan sur le site d'Aï khanoum qu'il a rendu à l'histoire, Paul Bernard s'est attaché, en étudiant surtout les monnaies, à montrer les caractères de cette civilisation gréco-bactriane, si étrangement formée aux confins des deux mondes. Jean-Marie Dentzer a fait de même pour l'extrémité occidentale de ces empires hellénistiques de l'Asie. Grâce aux monuments et aux paysages d'Iraqel-Emir en Jordanie il a voulu reconstruire ce qu'il a appelé un domaine princier. S'intéressant à un texte de l'époque chrétienne Jean Bousquet a restitué une épigramme funéraire que notre collègue grec Pallas avait découverte près de Corinthe dans la basilique de Kraneion, tandis que Gilbert Dagrón, qui avait ouvert le cycle de nos travaux, avait décrit avec science et vigueur le rôle divers des textes épigraphiques à travers l'histoire byzantine, textes qui finissaient par prendre une valeur magique dans la conscience populaire. François Salviat enfin, commentant un passage de la *septième néméenne*, et Louis Robert à propos d'une épigramme satirique d'Automédon ont montré, l'un et l'autre ce que l'interprétation

des textes gagnait en rigueur et en densité au contact des réalités et à la connaissance du passé.

Il est assurément réconfortant de rappeler ces communications si neuves et si diverses, de constater chaque année la qualité et le nombre des ouvrages qui sont proposés à vos suffrages. Ils témoignent de la vie de nos études, de l'ardeur de nos travaux, de la convergence de nos efforts pour mieux comprendre cette civilisation grecque dans laquelle la nôtre est si fortement ancrée. Encore faut-il que nous soyons en mesure de les faire connaître à la communauté internationale, de les rendre accessibles à un public plus large que notre étroit cénacle. Nous disposons certes d'un mode de diffusion : notre Revue répandue dans le monde entier et que depuis 1938 le Bulletin épigraphique de Jeanne et Louis Robert rend indispensable qu'ils le veuillent ou non, à tous ceux qui étudient ou s'intéressent à l'hellénisme. Mais ce n'est un secret pour personne que l'existence de la revue est précaire, sinon menacée. Nous sommes engagés dans une course poursuite où nous sommes régulièrement distancés : les frais d'édition dépassent constamment nos possibilités et nos prévisions. Il n'est plus possible d'accroître les subventions traditionnelles. Vous ne doutez pas, j'espère, des dispositions de la direction scientifique du Centre National de la Recherche Scientifique qui fixe le montant des aides accordées ; il ne lui a pas été possible de répondre cette année à l'intégralité de la demande. Votre bureau a dû se résoudre à augmenter, encore une fois, le prix de la cotisation, mais cet effort ne sera efficace que s'il est consenti par tous, si tous les membres acceptent de verser régulièrement leur contribution, sans rappels multiples et onéreux. Enfin, et surtout, notre revue doit être indispensable au plus haut degré. Déjà ses bulletins en font un instrument de travail incomparable. En accentuant cette tendance, en accroissant le nombre et la spécialité des bulletins, nous la rendrions plus nécessaire encore. Permettez à un président finissant une remarque qu'il a souvent faite à part lui et sans critique aucune à l'égard du passé. J'ai souvent été frappé du contraste entre l'excellence des communications qui sont ici présentées et la qualité relative des articles publiés dans la *Revue*. Ne conviendrait-il pas de veiller davantage encore à ce que notre *Revue des Études Grecques* devint l'organe d'expression et de discussion des recherches helléniques, dans la variété de leurs tendances, en France et hors de France ? Ne conviendrait-il pas enfin de sélectionner les comptes rendus, de les grouper par thèmes davantage encore, afin de les rendre plus pertinents et plus utiles, quitte à signaler simplement les autres volumes dans les listes qui sont d'une grande utilité aux bibliothécaires et aux responsables d'institut ? Mais je ne le sais que trop, il n'y a pas de remède magique ni de solution miracle. Rien de ces réflexions ne serait nécessaire si les études classiques n'avaient depuis un quart de siècle, et non en France seulement, connu la défaveur du public, et davantage encore des gouvernements. Des signes non douteux nous avertissent que la culture générale, et donc la culture classique, reviennent à l'honneur, et dans le public tout particulièrement. Mais les réformes successives contre lesquelles deux de nos anciens présidents surtout, Fernand Robert et Jacqueline de Romilly n'ont cessé de protester avec constance et éloquence, ont introduit un tel désordre dans l'enseignement que désormais les meilleurs élèves ne peuvent plus recevoir tout à la fois la culture latine et la culture grecque. Parmi les inspecteurs généraux ceux qui, comme Jean Plaud, veillent soigneusement au maintien de ce qui reste encore de nos études, assistent à cette dégradation sans trouver de parades suffisantes. Il nous revient à tous de les aider davantage encore, de montrer surtout que la prétendue contradiction entre le monde

moderne et la culture humaniste repose sur une ignorance ou une absurdité, sur un faux parallélisme. Nous sommes victimes des prestiges du progrès scientifique et de la puissance qu'il apporte, comme si nous ne savions pas que nos travaux sont d'un autre ordre, comme aurait dit Pascal ; il faut le redire sans relâche, comme il nous faut répéter que tout déracinement est un mal et une mutilation, peut-être irrémédiable. Ce siècle nous a montré, en Chine ou au Cambodge, les ravages dont est capable une « révolution culturelle ». Pouvons-nous ignorer, et faire que nos petits enfants ignorent que notre culture occidentale s'est élaborée à la rencontre de la pensée hellénique et de la tradition juive ? Puisqu'une grâce particulière a fait de nous des hellénistes, nous sommes comptables de cette rencontre et porteurs de cette pensée. Cette mission donne à la fois son âme et sa raison d'être à notre association. Elle commande notre fidélité et notre action.